

*La Vie
Me mène la Vie Dure*



SONIA FRITSCH

TÉMOIGNAGE

ISBN 978-2-36957-120-9

© 2016, Sonia Fritsch

Aucun extrait de cette publication ne peut être reproduit ni transmis sous une forme quelconque, que ce soit par des moyens électroniques ou mécaniques, y compris la photocopie, l'enregistrement ou tout stockage ou report de données sans la permission écrite de l'éditeur.

Sauf indications contraires, les textes cités sont tirés de la Nouvelle Bible Segond.

Ce livre a été publié sous la division auto publication '**Publiez votre livre !**' des Editions l'Oasis. Les Editions l'Oasis déclinent toute responsabilité concernant d'éventuelles erreurs, aussi bien typographiques que grammaticales, et ne sont pas forcément en accord avec certains détails du contenu des livres publiés sous cette forme.

Dépôt légal : 2e trimestre 2016.

Imprimé en France. 20160299



9, Rte d'Oupia, 34210
Olonzac, France
Tél (33) (0) 468 32 93 55
Fax (33) (0) 468 91 38 63
Email:
contact@editionsoasis.com

Boutique en ligne sécurisée sur www.editionsoasis.com.

Vous avez écrit un livre, et vous cherchez un éditeur ? Vous pouvez publier votre livre via Editions l'Oasis ! RDV sur notre site, rubrique 'Publiez votre livre !' pour plus d'information.

Table Des Matières

Préface	p. 5
<u>Première partie</u> Mon enfance	p. 7
Genèse	p. 9
Mes grands-parents : une crème	p. 17
Un de mes amours : le piano	p. 21
Chronique	p. 25
<u>Deuxième partie</u> Maturité	p. 35
Le reniement de Pierre	p. 37
Vie professionnelle	p. 49
<u>Troisième partie</u> Souffrances ; comment y faire face	p. 75
Huis clos	p. 77
L'étrangère	p. 79
Souffrances morales	p. 105
Soyez courageux !	p. 111

<u>Quatrième partie</u> Des partages précieux	p. 113
Un bouquet de poèmes	p. 115
La vie avec le Dieu de la Bible	p. 117
 <u>Cinquième partie</u>	 p. 123
Mes Voyages en Grande-Bretagne	p. 125
Voyage en Israël (1987)	p. 131
Voyage en Finlande (1992)	p. 135
Marrakech (1998)	p. 139
 Remerciements	 p. 147
Pour terminer... Mon Père céleste	p. 148

Préface

Dimanche de Pâques dans l'église "Sous les Platanes" de Graffenstaden. Nous avons placé quelques photographies avec des versets bibliques dans les bancs, au hasard. L'objectif était de faire lire à certains fidèles, durant la célébration, le verset qui se trouvait sur la carte devant eux.

Ce matin-là, Sonia était venue très tôt, accompagnée par Thierry, son aide. Elle s'est installée, et sans préméditation aucune, je lui ai demandé si elle voulait partager son verset avec l'assemblée au moment opportun.

Le culte a débuté, dans une ambiance festive, animé par le groupe de louange. Au moment de louer Dieu après les paroles de pardon, j'ai tendu le micro à Sonia. Une voix sûre et claire s'est élevée dans l'assemblée : *Grâce à l'amour de Dieu, je suis devenue la femme que je suis, et cet amour a donné de bons résultats en moi.* Ce n'est pas tout à fait ce que l'apôtre Paul avait écrit dans la 1^{ère} lettre aux Corinthiens : *Grâce à l'amour de Dieu, je suis devenu l'homme que je suis, et cet amour a donné de bons résultats en moi. (1 Corinthiens 15/10)*

Imaginez un instant. Voilà un petit bout de femme, clouée sur son fauteuil qu'elle ne peut faire avancer qu'avec son menton, raide dans tous ses membres, en souffrance à cause de difficultés respiratoires, qui vous annonce qu'elle rend grâce à Dieu pour la femme qu'elle est devenue. Quel poignant témoignage de foi et d'acceptation ! Un silence a saisi l'assemblée émue aux larmes. Dans ce silence était venu le temps de l'Esprit de Dieu.

Souvent j'ai pensé à ce moment, certainement un des temps les plus forts de ma trajectoire pastorale, un de ces moments qui vous confortent dans l'idée que la foi est une belle aventure qui vaut la peine d'être vécue.

Quand Sonia m'a demandé d'écrire la préface de son témoignage à travers la maladie et les souffrances, spontanément ce moment de vie, témoignage de résurrection, m'est venu à l'esprit. Cela n'a pas toujours été ainsi. Ainsi, dans ces pages, fragments d'une vie sclérosée, le lecteur trouvera, l'écho des temps de révolte, des temps d'incompréhension et des temps de doute. Sonia a souvent interpellé les chrétiens que nous étions à propos de notre foi, et à propos de la puissance de nos prières. Mais le lecteur saura trouver surtout, au cœur des douleurs et des deuils, des sources de réconfort et d'espérance, de ces sources qui vous permettent d'aller de l'avant vers ce Dieu qui a manifesté son amour à travers Sonia, dans le creuset même de cette terrible maladie qu'est la sclérose en plaques.

À Dieu seul la gloire !

Ostwald, automne 2014

Alain Meyer

**Première
Partie**

Mon enfance

Genèse

Maman devait accoucher au courant de la 39^{ème} semaine (selon le calendrier grégorien) de septembre. À cette époque, il n'existait pas encore d'échographe. Impossible de connaître la position exacte de l'enfant à naître, et encore moins son sexe ! Étant donné que papa fêtait son anniversaire le 25 de cette même semaine, mon père en particulier espérait que je naîtrais le 25. Ma sœur Annik était née deux ans plus tôt, le 31 juillet. Or voilà que je pointais le nez, et un peu plus hors du ventre de ma mère, dès le 23. Comme je bougeais des quatre fers et que j'étais en bonne santé, je fus très bien accueillie. Puisque tout allait bien pour moi, je fus rapidement expédiée chez les nouveau-nés, car ma mère nécessitait toute l'attention de la sage-femme. En effet, elle n'arrêtait pas de saigner. Alors la sage-femme a fouillé dans ses sacs et a trouvé un fluidifiant sanguin ! Voilà la raison pour laquelle ma mère saignait encore. Alors que la sage-femme était sur le point de la faire transférer à Colmar, dans un centre hospitalier bien plus grand, elle savait maintenant quel antidote administrer. Maman pouvait rester à Munster. Par contre, la mode n'était pas à l'allaitement. Aussi je ne connus que des biberons.

Deux ans plus tard maman donnait naissance à mon petit frère, Denis, le 27 novembre 1964. Notre maison est, à peu de chose près, au cœur du village, qui est sur une pente d'environ 13% ! mise à part la rue principale. À la naissance de Denis, il avait tellement neigé que mon père n'avait pas réussi à monter la courte pente séparant la place du village de la maison ! Maman fut contrainte de monter à pied avec son précieux chargement. Et pourtant papa savait bien se débrouiller sur les routes enneigées.

Déjà adulte, je demandais un jour à ma mère comment avaient fait nos parents pour trouver nos prénoms. Papa s'était muni d'un vieux calendrier, et voulait appeler son fils du prénom

Constant...Heureusement que ma mère savait ce qu'elle voulait, et ne s'était pas laissé convaincre par son propre mari !

Elle a donc vigoureusement insisté pour que leur fils soit appelé Denis. Elle a laissé faire son mari pour les deuxièmes prénoms. C'est ainsi que je m'appelle Yvette, ma sœur Béatrice et mon frère Bernard, Jean. En ce qui concerne le premier prénom de ma sœur, il y a une petite anecdote intéressante. À la mairie, lorsque mon père a voulu déclarer sa première fille, le secrétaire de mairie, convaincant et très persuasif, a réussi à lui faire écrire Annik, et non pas Annick. Ma sœur est très contente de porter son prénom, car elle en connaît l'historique. Quand j'ai demandé à maman comment elle a choisi les prénoms, elle m'a répondu qu'elle a voulu éviter ceux qui se transforment en quolibets. Sage précaution !

Jusqu'à l'âge de trois ou quatre ans, j'étais blonde, avec de grandes boucles. Puis, progressivement, mes cheveux sont devenus plus lisses et bruns.

Très tôt, je réalisais que mes parents fêtaient toujours mon anniversaire avec celui de mon père. La meilleure combinaison, c'était quand le 23 tombait sur un dimanche, ou, acceptable aussi, quand il tombait sur un samedi. Vivement mon indépendance !

À la maison, tout le monde parlait en alsacien. Cela allait de soi, c'était comme une évidence. Pendant le repas, mon père avait l'habitude d'allumer la radio sur France Inter, où se déroulait le fameux Jeu des 1000 Francs. Puis suivaient les informations nationales, que papa écoutait attentivement, et commentait de temps à autre. C'est à l'école primaire que nous avons, imperceptiblement, appris la langue française. Quant à moi, dès que j'ai su lire, j'avais toujours un livre de la bibliothèque de l'école dans mon cartable.

« Oh non ! Il est pour moi ! » Je tire si fort sur le camion... « Hop là, tu vas le lâcher, tu es trop petit, de toutes façons... » C'est que Denis le désirait aussi, et il utilisait ses bras de toutes ses forces, mais... « Je l'ai ! » C'était un grand camion couleur sable, avec tombereau articulé, idéal pour transporter du sable puis le déverser ailleurs. Tout près de moi, j'entends hurler et

sangloter. Je lève les yeux et vois mon petit frère en larmes, la bouche grande ouverte, hurlant pour le vol de son camion. Aïe, il va alerter Madame Alice et la Directrice ! Et hop, je n'avais pas fini de contempler le jouet, que quelqu'un me soulève hors du bac à sable. Ma ravisseuse pénètre dans le petit bâtiment de l'école maternelle, où elle me pose debout sur le sol. Là, je reconnais que j'ai affaire à la Directrice ! Elle me gronde sévèrement, car j'ai volé le camion de mon petit frère, pour qui c'était le premier jour. « Tu as bien mérité ta punition ! » et voilà qu'elle m'enferme dans les toilettes des grandes personnes. « Quand je serai grande, je monterai là-dessus sans tabouret ? Combien dois-je encore grandir ? » Tel était mon monologue intérieur, en alsacien, ce dialecte très imagé et truculent, très utilisé dans la vie courante comme le breton, mais interdit dans le monde de l'éducation nationale. Cette fois à l'inverse du breton. Et c'est bien dommage...

C'est le souvenir majeur qu'il me reste de l'école maternelle, sans oublier les copines, telles Cathy Devin, que j'ai côtoyée jusqu'en sixième au moins, Denise Sengelé, Jean-Bernard. À la rentrée suivante les choses sérieuses allaient commencer pour moi et tous les enfants nés en l'an 1962. Au CP, mademoiselle Kolb a vu passer des générations d'élèves malgré sa maladie.

Là, en comparaison avec la maternelle, nous nous sentions vraiment grands mais en même temps tout petits, face à l'ampleur de la tâche qui nous attendait. Lire, écrire, calculer, quels défis !

La salle de classe avait la forme d'un grand carré. L'un des murs ne comptait que des fenêtres, d'où l'on pouvait voir, à environ six mètres en contrebas, un potager bien entretenu. En face, sur le mur, on trouvait des cartes de France d'époques passées. Nous avions beaucoup de respect pour mademoiselle Kolb, notre maîtresse : elle connaissait tant de choses ! Dans la cour, avant d'entrer en classe, nous formions une belle rangée, deux par deux. La maîtresse ne nous faisait entrer que lorsque régnait un silence total.

Je me souviendrai toujours du CE2, car la maîtresse ne supportait pas ma présence. Ma tête ne lui revenait pas. Elle m'a placée au fond de la classe, seule. Un jour, une roulotte avec des

gens du voyage a fait escale au bas du village. La fille devait être scolarisée dans la même classe que moi. La maîtresse l'a fait asseoir à côté de moi. J'étais tellement contente d'avoir enfin une voisine ! Mais j'ai vite déchanté, car elle cassait ou volait mes stylos.

Quant à me plaindre à la maîtresse, il ne fallait pas y compter ; j'aurai eu tort de toute façon. Un jour, (quand ma voisine était repartie sous d'autres cieux, j'en ignorais la raison), j'ai eu pour punition la bagatelle de copier dix fois toute la table de multiplication, et ce pour le lendemain ! Le soir venu, après les devoirs, je m'attèle à la punition. Il faut maintenant manger, et je suis loin d'avoir fini ce que j'ai commencé. Ma mère, étonnée de me voir écrire si tardivement, me demande ce que je fais. Quand elle a su ce que je faisais, elle m'a arrêtée, disant : « Ma fille, tu ne feras pas cette punition. Demain, j'irai avec toi à l'école, et je parlerai à ta maîtresse ». J'étais toute surprise, je découvrais une nouvelle facette de maman, et ce n'était pas pour me déplaire !

Le lendemain, comme prévu, maman m'accompagne. Avant même le début du cours, ma mère s'adresse à la maîtresse. Comme je suis assise dans le fond de la salle, j'ignore absolument tout de ce qui a été dit. Mais après cet entretien, la maîtresse m'ignorait royalement. Je n'étais jamais interrogée au tableau, et quand il y avait un devoir sur table elle ne me corrigeait pas. Je me demande comment j'ai échappé au redoublement.

Après, c'est le CM1 et CM2, car monsieur Joseph avait les deux niveaux, dans une même salle, et ce pendant des années. Monsieur Joseph, avec beaucoup de modestie, était un avant-gardiste. Il a su utiliser les moyens dont il disposait pour nous faire découvrir et aimer la musique classique, le cinéma, et j'en oublie.

À la récréation, nous jouions ensemble, les CM1 et CM2, sinon il n'y aurait pas eu assez de monde. Notre jeu préféré était « Ballon prisonnier ». J'étais très rapide à la course.

Dans le camp adverse se trouvait notamment Guy, un tireur d'élite, duquel il fallait se méfier, (j'aurais souhaité savoir ce qu'il est devenu, mais il fait partie des disparus ou perdus de vue).

Avec monsieur Joseph nous allions une fois par mois au cinéma, à la grande salle de la mairie. Quand le film cassait, il fallait le recoller avec une colle spéciale, dont l'odeur très particulière flottait longtemps dans la salle des mariages. Nous avons vu des films de Chaplin, de Laurel et Hardy, de petits bijoux comme l'histoire du chien Lassie, et j'en oublie.

Au début du CM2, je quittais tous les jours l'école avec un fort mal de tête. Au bout d'une semaine, maman m'emmena chez le médecin, qui me demanda si je pouvais montrer, sur ma tête, à quel endroit j'avais mal. Alors j'ai montré une partie toute à l'arrière de la tête. (Aujourd'hui, je peux vous dire que cela correspond exactement à la zone de la vision). Alors, le docteur a dit à maman qu'il fallait aller chez le spécialiste des yeux.

Un vendredi après-midi, je n'eus pas besoin de me rendre à l'école. Mes parents se sont habillés comme un dimanche, moi aussi, puis nous avons pris la voiture. Papa a conduit longtemps. Enfin, nous sommes sortis de voiture, nous avons marché un peu, puis papa, qui marchait toujours devant, s'est arrêté à un immense building, a appuyé sur une sonnette et la porte s'est ouverte toute seule. Il fallait maintenant prendre un ascenseur. Jamais je n'ai été aussi vite au douzième étage ! Alors, les portes se sont à nouveau ouvertes seules, et nous nous sommes dirigés vers une salle d'attente. Là, nous étions seuls, et il ne fallait pas parler. À la maison, maman m'avait dit que nous irions chez le spécialiste des yeux, à Colmar. Maintenant deux portes coulissaient, je voyais le docteur avec plein de verres. Il m'a dit de m'asseoir sur un tabouret et de lui dire ce que je voyais sur l'écran. Il m'a demandé en quelle classe j'étais et si j'étais une bonne élève. J'ai répondu que j'ai eu un bon bulletin, et que j'aimais l'école. Il paraissait content. Sur l'écran, je lisais des lettres de plus en plus petites, il n'y avait même pas une phrase. Enfin, le spécialiste a dit à mes parents qu'il me fallait « des verres correcteurs ». Mes parents ont serré la main du monsieur en disant merci, à moi, ce dernier m'a tapé sur l'épaule, comme si on était deux vieux potes !

Au lieu d'aller tout de suite à la maison, mon père a fait une halte à Munster, dans un magasin de lunettes. Le vendeur a lu le papier du spécialiste, puis il est venu vers moi et m'a emmenée

vers des lunettes. Il en a posé sur mon nez et m'a demandé si je voyais mieux. J'ai répondu que oui ; à ce moment-là, tout le monde a ri, sauf moi, alors le vendeur m'a expliqué qu'il n'y avait pas encore de verres dedans. Je n'ai pas aimé ça du tout. Comment savoir qu'il n'y a pas de verre ? Ce jour-là je n'ai pas eu les « verres correcteurs ». J'ai compris que nous n'étions là que pour choisir la monture. Peut-être qu'il faudra revenir pour les verres ?

À mon grand étonnement, en rentrant vendredi de l'école, maman me dit qu'elle a quelque chose pour moi ! Je suis excitée quand je découvre enfin mes lunettes avec des « verres correcteurs ». Elles me vont bien. Je suis curieuse d'entendre les commentaires de mes copines, car je serai la seule à porter des lunettes.

C'est aussi grâce à monsieur Joseph que j'ai appris à skier. L'une des premières fois, au Tanet, je descendais tout schuss afin de ne pas descendre, quand un autre débutant m'a foncé dessus, les pointes des skis en premier dans le coccyx. La douleur fut exquise ! Je ne pus m'asseoir durant trois jours.

Un jour, bien que je fusse assise au premier rang, le cours d'histoire de monsieur Joseph ne m'intéressait aucunement. Alors, j'ai tiré vers moi le livre qui était ouvert sous la table, et j'étais littéralement dans un autre monde, car je n'ai pas entendu l'observation que le maître a émise à mon sujet. C'était la récréation et les copines sont venues. « Alors, t'as pas entendu ce que le maître a dit ? » Il a dit « Elle va encore percer ses lunettes à force de lire ». Ah ! ces copines ! À la reprise du cours, monsieur Joseph ne m'a pas grondée. Il était vraiment super !

J'ignorais le sens des termes tels que salle de bain, baignoire, bain, douche... Car cela n'existait tout simplement pas dans notre petite maison. Vers l'âge de neuf ans, la commune a inauguré les bains municipaux. À partir de ce moment-là, maman ne me lavait plus le samedi après-midi. Car elle envoyait ses deux filles aux bains municipaux. J'ai encore cette image en tête, où je suis entièrement nue, les pieds dans la bassine jaune, grande et ovale, devant contenir l'eau de rinçage.

Je découvrais la baignoire aux bains municipaux, où, avec ma sœur, après la toilette, nous nous amusions. La responsable toquait à la porte, car nous dépassions très souvent le temps imparti d'un bain normal.

Je me rappelle d'un jour, je devais avoir entre huit et dix ans, où maman me confie la cantine de mon père, me demandant de lui l'amener au travail. Papa travaillait alors dans la filature au bas du village, où il était ajusteur, et réparait les machines. Je me sens chargée d'une importante mission. Je descends la rue, seule, mais il n'y a personne pour me voir, en ce milieu de matinée. Arrivée à l'usine, il y a un petit pont au-dessus de l'eau en furie, car celle-ci est canalisée, afin de la rendre plus puissante pour faire tourner les turbines. Un peu effrayée, je traverse le pont quand une porte métallique s'ouvre, mon père apparaît, il est content de me voir. Il tend alors sa main pour recueillir le précieux chargement. Je repartais, un peu déçu de ne pas avoir vu les machines.